

ENS - Département Littératures et Langages
CNEL 2022
Épreuve écrite de littérature

Durée de l'exercice : 3 heures. Deux questions sont posées, pour guider l'analyse et la réflexion sur le texte ci-dessous.

Texte

Ce texte est extrait du Désordre Azerty d'Éric Chevillard, romancier français contemporain né en 1964. Le livre est un ensemble de courts textes disposés à la manière des entrées de dictionnaire, suivant non l'ordre alphabétique mais l'ordre du clavier d'ordinateur, d'où le titre du recueil. Voici le début et la fin de l'entrée « Style » :

Le **STYLE** est un phénomène remarquable d'abord en cela que la spontanéité et la sophistication n'y sont point inconciliables, contrairement à ce que l'on observe dans les salons, et que celle-ci précède celle-là en dépit du bon sens, pourrait-on dire. En effet, le style n'est pas une faculté innée, on en perçoit rarement les inflexions futures dans le cri primal de l'écrivain nouveau-né. C'est une voix qui, plus ou moins longtemps, se cherche. Le style se dégage peu à peu de la gangue de la langue commune. L'écrivain doit s'en doter comme de son épée le chevalier des contes, mais – à moins de demeurer dans l'imitation d'un maître –, il y va sûrement, d'instinct, il finit par le trouver : et c'est bien le sien, à nul autre (exactement) semblable. C'est une originalité séparée de l'origine par des années d'apprentissage, de maturation, de décantation, de fermentation ou de raffinage, de tâtonnements, mais qui est pourtant au commencement de tout, dont la maîtrise enfin marque le départ de l'œuvre. Le style est la langue natale de l'écrivain : le pays suit, l'espace intellectuel et sensible qu'il ordonne. Si singulier et élaboré soit-il en regard de la langue utilitaire dont il s'est démarqué, le style doit alors être tenu pour naturel. Il l'est devenu, comme le geste si complexe (si peu enfantin) de faire un nœud devient finalement une évidence. Il ne relève pas d'un quelconque exercice, patient et forcené, comme on le croit volontiers, il ne se donne pas en spectacle, il ne se soucie pas de virtuosité ; il est tel ; l'effort serait de le juguler, de le contenir. L'écrivain a toutes les peines du monde à assurer sa correspondance administrative aussi platement que l'exigent la mine renfrognée et l'œil vitreux de son destinataire.

Nous aimons, de livre en livre, retrouver l'auteur tel qu'en lui-même – Proust, Beckett, Nabokov, Gombrowicz, Arno Schmidt¹ : trois lignes et ils sont là, c'est aussi net, aussi patent qu'un visage, une silhouette, une démarche, le style impose une présence. Ces écrivains-là ne s'effaceront pas pour laisser vivre des personnages ; ces derniers resteront très exactement des figures de style – et, ma foi, ils me paraissent pour autant aussi bien campés que ceux des romanciers modestes et même ectoplasmiques qui préfèrent emprunter leurs caractères à la réalité et voudraient nous persuader de leur existence sociale. D'ailleurs, ils leur échappent souvent et, à les en croire, la police doit se mettre en planque dans les gares pour appréhender ces fugueurs.

Or c'est agaçant, le style est de plus en plus souvent tenu pour une afféterie, un luxe insouciant, une preuve d'insincérité, de fausseté, de futilité. (...) Le style est un appendice physique de l'écrivain, c'est encore son corps. (...)

¹ Marcel Proust (1871-1922), Samuel Beckett (1906-1989), Vladimir Nabokov (1899-1977), Witold Gombrowicz (1904-1969), Arno Schmidt (1914-1979), sont cinq écrivains de nationalités et de langues diverses.

Mais, pour le lecteur, quelle aubaine, un écrivain qui a du style ! Voici enfin toute l'expérience humaine reformulée. Tout est neuf – pas trop tôt ! C'est un enfant qui nous parle et qui, de plus, connaît tous les mots. La fleur, l'oiseau, la mort, le cageot, nous allons de révélation en révélation : c'était donc ça ! Il n'y a que les écrivains et la neige – mais elle fond – pour donner au monde un tel bain de fraîcheur.

Une langue que l'on comprend mais que l'on ne parle pas, que l'on sait lire mais pas écrire – étrange pays que nous visitons, où ne vit qu'un habitant – le premier ou le dernier homme ? l'un et l'autre sans doute. Un no man's land de poussière grise et de végétation agressive – possiblement carnivore – en défend souvent l'accès. Et ces rouleaux hérissés, griffus, ronces ou barbelés ? On tâte du bout du pied le sol : il n'y aurait tout de même pas des mines ?! C'est autre chose en effet que l'allée de gravier blanc qui zigzague sur cinq mètres, entre deux parterres de gazon fleuri, jusqu'à la porte de notre maisonnette. Beaucoup vont reculer. Si l'on insiste pourtant, insensiblement le terrain change. Ou serait-ce seulement notre foulée qui gagne en aisance ? Le monde s'ouvre avec le livre. Nous avons à présent trouvé la vitesse de lecture qui convient, les volumes anguleux, les figures grimaçantes, toutes les formes revêches qui nous effrayaient au début s'y inscrivent harmonieusement : s'ensuit une nouvelle évidence qui cependant échappe au lieu commun de la représentation. Bonne gifle d'eau glacée sur nos têtes dodelinantes, réveil de la conscience assoupie, trop longtemps bercée par l'ennui ordinaire des jours, opacifiée par les idées reçues et leur formulation proverbiale.

Mais l'écrivain dépourvu de style, tenant de l'écriture blanche, neutre, plate, sans effets ni métaphore, fait le jeu de l'état des choses, redouble inutilement le réel, étend sur le sol la fameuse carte géographique aux dimensions du monde imaginée par Borges² ; littérature de miroitier bègue à l'usage des singes et des perroquets. Faudra-t-il donc aussi mourir deux fois ?

Éric Chevillard, *Le Désordre Azerty* (Éditions de Minuit, 2014)

² J.-L. Borges imagine une fantastique et inutile « Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait point par point avec lui » (Borges, « De la rigueur de la science », dans *Œuvres complètes*, Gallimard, 2010, t. 2, p. 57).

Questions

Les questions peuvent être traitées dans n'importe quel ordre.

A. Analyse (5 points) :

Vous commenterez ce passage de manière approfondie :

« Nous aimons, de livre en livre, retrouver l'auteur tel qu'en lui-même – Proust, Beckett, Nabokov, Gombrowicz, Arno Schmidt : trois lignes et ils sont là, c'est aussi net, aussi patent qu'un visage, une silhouette, une démarche, le style impose une présence. Ces écrivains-là ne s'effaceront pas pour laisser vivre des personnages ; ces derniers resteront très exactement des figures de style – et, ma foi, ils me paraissent pour autant aussi bien campés que ceux des romanciers modestes et même ectoplasmiques qui préfèrent emprunter leurs caractères à la réalité et voudraient nous persuader de leur existence sociale. »

Dans une réponse concise, mais aussi exhaustive que possible, vous envisagerez cette citation dans tous ses aspects : par exemple, sa place dans le passage, son style, son contexte historique et culturel, ses références intertextuelles, etc.

B. Réflexion personnelle (15 points)

Quelle conception du style défend ici Éric Chevillard, et la partagez-vous ?

Vous répondrez de manière argumentée, dans un texte organisé (c'est-à-dire divisé en paragraphes et amenant à une conclusion). Vous vous appuyerez sur vos connaissances théoriques et historiques, ainsi que sur vos expériences personnelles de lectures et sur leur rôle dans votre vie.